

CIF Groupes bibliques 2018-9

Genèse 1, 1-9 relu en Sagesse 1-2

*La Bible, parole de Dieu et paroles d'hommes...
« Un homme invente les mots de la création du monde,
et reconnaît dans ce moment même que son pouvoir de
la dire est, en lui, la présence de son Dieu qui se donne
à l'homme et qui le reçoit » (P.Beauchamp).*

1- Un ensemble littéraire... formé de documents variés pas nécessairement cohérents

Un ensemble littéraire : Genèse 1-9

Le bloc *Genèse* 1-11 est bien marqué dans le livre de la Genèse, puisque la Genèse commence par la création du monde et de l'humanité par Dieu « au commencement » et qu'au chapitre 11, l'humanité est à la fois innombrable comme le soulignent les généalogies, et éparpillée sur la terre (Babel), une humanité rongée par la violence, n'ayant guère de reconnaissance envers le Dieu qui l'a créée.

Mais je m'arrête au bloc 1-9, car je voudrais aborder ces textes sous un angle un peu particulier : la question de la violence et de la mort qui met à mal l'humanité jusqu'à provoquer au chapitre 6-7 son engloutissement dans le déluge et le chaos.

On a alors un ensemble qui se donne comme un récit de commencement (*BeReSHiT*), en fait un commencement du temps, car quand Dieu crée, il crée le temps, et qui s'achève au moment où Dieu, devant l'échec de son projet d'amitié avec l'homme du fait de la violence humaine, va **recommencer** et procéder à une sorte de recréation.

Avec Noé, Dieu recommence pour la première fois, et scelle ce commencement par une alliance... le Ce parcours de *Genèse 1-9* pourrait aussi bien s'intituler : De la création à l'alliance

Il nous permettra aussi de nous pencher sur la relecture qu'en propose le livre de la **Sagesse** au tournant de l'ère chrétienne.

Des documents variés

Ce bloc rassemble des récits venues de traditions multiples, dont l'analyse historico-critique a bien montré la diversité : plusieurs sources ou documents y sont rassemblées, probablement de milieux de production et de rédaction très divers et certainement de dates très différentes

Pendant longtemps on a parlé de documents (que l'on distinguait par le nom donné à Dieu), et que l'on que l'on croyait savoir dater. D'autres ont pensé à des fragments... On ne sait plus grand chose de tout cela aujourd'hui ! Et on se représente les choses un peu différemment.

En tout cas, nous pouvons nous appuyer sur ce puissant travail d'historien et de critique littéraire qui a montré la diversité des sources et des textes qui ont été rassemblées pour former un seul livre. Il nous permet aujourd'hui de reconsidérer le geste qui ramasse et rassemble ces sources et ces récits (oraux, puis écrits) en un ensemble plus ou moins cohérent mais clairement construit pour poser les fondements d'une théologie en débat.

Il faudra toujours tenir ce point : **les auteurs qui ont fixé le texte de la Genèse ont refusé d'harmoniser leurs sources. Ils ont gardé les tensions et les contradictions, les divergences : de Dieu et de sa relation avec les êtres humains, on ne peut pas tout dire, unifier un seul discours ; seule une diversité d'approches en débat à travers les siècles, les régions, et les écoles permet de dire quelque chose, toujours à reprendre et à nuancer.**

Une mise par écrit en dialogue (6ème-5ème s. av. JC)

Ces débats portent la trace d'un événement central : **l'exil à Babylone et le retour à Jérusalem, comme une expérience d'engloutissement et de recréation mort et de résurrection.**

L'écriture finale de la Torah (les 5 livres de la Loi qui s'ouvrent pas la Genèse) se fera dans les deux siècles qui suivent la fin de l'exil (de 538 jusqu'au milieu du 4ème siècle, 350 av. JC., avec des rajouts ultérieurs). Les prêtres et les scribes de retour d'exil réfléchissent sur l'histoire du peuple, sur le drame de l'exil, sur l'événement de salut du retour, sur la possession de la terre et sur la possibilité pour Israël de garder son identité en restant fidèle à l'Alliance.

2- Le contexte babylonien

L'exil et le retour d'exil (587 - 538 ; puis 537- début du 4ème siècle)

En exil, les Babyloniens ont emmené les élites du Royaume de Juda : le roi et sa cour, les scribes, les prêtres (famille des grands-prêtres en tête), les artisans... et leurs rouleaux ! Seuls sont restés dans le pays les paysans, qui formeront le peuple de la terre (*'aM Ha 'aReTS*).

A Babylone, tous les appuis semblent avoir disparu : plus de royaume, plus de terre, un roi prisonnier, plus de Temple, plus de culte, des grands-prêtres exilés. Jérusalem a été détruite, le Temple brûlé, le pays ravagé. Un désastre politique, économique, social... et religieux.

La question se pose : Dieu aurait-il oublié son peuple : « Tu nous livres comme un bétail de boucherie, tu nous disperses parmi les nations / tu vends ton peuple à vil prix sans que tu gagnes à ce marché... » « Notre ventre colle à la terre, nous mordons la poussière. Lève toi, Seigneur, ne nous oublie pas pour toujours ! » (*Psaume 44, 12-13 ; 26-27*) ?

La bonté de Dieu pour son peuple et sa fidélité sont remises en cause. Aurait-il renoncé à son alliance ?

La théologie de la rétribution répond alors avec force : non, Dieu est fidèle, mais c'est le peuple qui a trahi l'alliance. Le cycle alliance/ transgression /châtiment devient un des leit-motiv de la relecture de l'histoire ; un refrain ponctue l'histoire des Rois : « il fit ce qui est mal aux yeux de Dieu, puis il se coucha avec ses pères » (*2 Rois 21, 17. 25* etc). Le renforcement de cette théologie est lié au sentiment de plus en plus aigu et affiné de la responsabilité personnelle (ainsi *Ezéchiel 18*).

Mais elle va être aussi sans cesse contestée, mise en question, nuancée..

En effet, en face, se déploie à Babylone la formidable puissance d'attraction des divinités et des cultes des vainqueurs babyloniens : les dieux des vainqueurs sont évidemment les meilleurs ! Et la tentation est grande de se fondre dans ce monde riche, dynamique, qui offre la possibilité d'un nouveau départ.

Le panthéon babylonien permet aussi de penser la question du malheur et des catastrophes qui accablent Israël : des dieux méchants et destructeurs luttent contre les divinités protectrices... qui ne l'emportent pas toujours.

Comment affronter tout cela, comment le comprendre, comment rester fidèle au Dieu des pères, au Dieu d'Israël ?

J'évoque rapidement quelles seront les grandes lignes (entremêlées souvent) de la réflexion :

1- La confrontation au panthéon babylonien a poussé à affirmer **l'unicité de Dieu**, le Dieu créateur qui donne vie à l'univers tout entier. Face au dualisme babylonien la conception du Dieu unique s'impose. Le grand prophète du retour, la partie 40 à 55 du livre d'Isaïe, a martelé l'unicité de Dieu, lisant le retour comme un nouvel exode, mieux comme une nouvelle création.

« En dehors de moi, pas de Dieu..... hormis moi, rien » (*45, 5-6*).

La découverte fondamentale est là, à la jointure de ces deux expériences.

Le Dieu d'Israël est le Dieu unique. Il est à la fois le Dieu qui a sauvé son peuple de la servitude, et il est le Dieu qui a créé l'univers tout entier, en ordonnant le chaos primitif.

Le Dieu sauveur est le Dieu créateur, et le Dieu créateur est le Dieu sauveur. Comme il a arraché Israël au flot de la mer des Joncs et de l'armée égyptienne, Dieu a arraché le monde aux forces marines du chaos. Le Dieu d'Israël n'est plus en concurrence avec les dieux des peuples étrangers ; il est **l'UNIQUE** (*Dt 6, 4*).

2- Le peuple a passé par une sorte de mort, de perte de tout ce qui le constituait, et il l'a compris comme une conséquence de son péché. L'expérience de l'exil est une expérience déterminante de la violence humaine et de ses débordements.

Je l'ai dit, la théologie de la rétribution envahit alors le terrain. Mais elle ne résiste pas à la foi et à l'espérance....Dieu ne peut pas abandonner Israël à son malheur, le laisser disparaître ?

Comment penser alors les relations avec un Dieu qui « rend à chacun selon ses oeuvres » (leit-motiv de la pensée juive) ? Comment tenir l'alliance si l'homme est incapable d'être fidèle ?

Plus largement d'ailleurs, si Dieu est le Dieu créateur qui veut le bien des êtres humains, comment comprendre et gérer le déferlement de violence qui accompagne l'humanité ?

Comment Dieu peut-il être juste ? comment peut-il pardonner si nous sommes coupables ? Et que dire des victimes innocentes ? Le livre de Job se profile....

3- Sources littéraires et écriture du mythe

Pour affronter et tenter de répondre à ces questions gigantesques, les sages et penseurs d'Israël se tournent à la fois vers leur propre tradition (orale, avec des écrits plus ou moins fixés) et vers les traditions des peuples auxquels ils sont confrontés et, pour l'heure, soumis.

En effet, ces questions, également posées dans les civilisations contemporaines, polythéistes le plus souvent, ont été abordées **par le biais des récits mythiques et des mythologies**.

Le mythe est l'écriture des époques anciennes pré-scientifique, qui n'ont pas d'ambition scientifique, et pré-philosophiques, qui ne manient pas l'abstraction et le concept. Le *muthos* s'oppose au *logos* comme le récit au discours et au raisonnement.

On tente de comprendre **le fonctionnement actuel du monde et de l'humanité par un récit, en racontant une histoire des origines**.

On projette sur les commencements et leur déroulement les éléments en tension que l'on perçoit dans le monde actuel : la peur de la nature et la difficulté pour les humains de survivre dans la violence des éléments ; la « divinisation » des forces naturelles qui semblent dépasser l'humanité ; mais aussi les efforts des sociétés et des civilisations pour survivre et se développer, et inversement la violence humaine et ses débordements, l'indignation... et l'aspiration à une vie en paix, les difficultés et les dangers de la survie en groupe etc....

Ces mythes se transforment en mythologie, lorsqu'ils se mettent à raconter l'histoire des dieux, en projetant sur eux les passions et les sentiments humains, en créant des généalogies divines et des aventures par lesquelles ils interviennent dans l'histoire des hommes.

Les textes bibliques sont eux aussi des récits mythiques,

Les premiers chapitres de la Genèse sont donc en dialogue avec toute une littérature ancienne à laquelle ils appartiennent en partie. Ils en épousent tout naturellement les genres littéraires, le principal étant le mythe sous sa forme narrative, mais aussi sous la forme de la généalogie.

En dialogue avec le monde contemporain, la Genèse reflète le travail entrepris à plusieurs époques pour démythifier les récits venus d'Assyrie ou de Babylonie. Elle en garde encore des traces, conservées par les rédacteurs, car elles font partie des questionnements du passé, mais un puissant mouvement unificateur la traverse, l'histoire du Dieu créateur avec l'humanité.

Un Dieu dont ces auteurs anciens ont progressivement affirmé **l'unicité, et la fidélité sans faille à son projet créateur et sauveur**.

A Babylone, la naissance du monde est comprise comme le combat gigantesque des dieux.

Voici un extrait du poème *Enouma Elish* (« Lorsque là-haut »), poème babylonien (vers 1100 av. J.-C.) qui présente la naissance du monde comme une lutte entre le dieu Mardouk, dieu du ciel, et Tiamat, la puissance marine du chaos, dans un combat extraordinairement violent :

²

*Lorsqu'en haut le ciel n'était pas nommé,
qu'en bas la terre ferme n'avait pas reçu de nom,
ce fut Apsou l'initial qui les engendra,
la causale Tiamat qui les enfanta tous....
Lorsque Mardouk eut tué Tiamat,
il mit le pied sur la base de Tiamat
et de sa masse inexorable fracassa le crâne....
Calmé, il examine son cadavre,
il veut diviser le monstre et faire quelque chose d'ingénieur :
il le fendit en deux comme un poisson au séchage,
en disposa une moitié comme ciel en forme de plafond ;
il tendit la peau, installa des gardes,
leur donna pour mission de ne pas laisser sortir ses eaux....*

Le commencement du monde est le fruit de ce combat terrible. Et son équilibre reste soumis à celui des dieux en présence : Mardouk et Tiamat (est-elle définitivement vaincue ?).

Il pourrait se dérégler (et nous assistons peut-être à quelque chose comme son dérèglement...)

On en a un écho dans le *Psaume* 74, 12 : « Tu as maîtrisé la mer par ta force, fracassant la tête des dragons sur les eaux ; tu as écrasé les têtes du Léviathan... »

Et une contre proposition en *Genèse* 1, 7 « Dieu dit : « qu'il y ait un firmament et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux... »

4-Présentation du projet de Dieu et de la difficile réponse humaine

1- Genèse 1 - 2, 4a ; notes sur le premier récit de la création

1- Les auteurs bibliques font subir aux thèmes mythiques un immense travail de démythisation, car ils refusent une compréhension du monde fondée sur l'omniprésence des dieux, pour tout ramener à la réalité créée par le Dieu unique, dont le monde est séparé. Le verbe « créer » *barah*, est employé dans la Bible uniquement pour Dieu.

Action inouïe d'appel à l'être et à la vie de toutes choses, l'acte créateur n'est comparable à aucun autre, c'est un acte de parole, qui inaugure le temps et ne cesse de maintenir ouvert son axe, comme il maintient les êtres du monde dans l'axe de la vie.

Dans une mentalité où le plus ancien est toujours le plus proche de l'origine et donc de la vérité, et a le plus de poids, on décrit les éléments fondamentaux et structurants de l'existence du monde et des hommes en les mettant au « commencement ». Ce qui a le plus de poids doit donc apparaître comme le plus ancien et être raconté « en premier », en tête.

Et dans la Bible, ce qui est « en tête », *bereshit*, c'est la bénédiction de Dieu qui veut le monde « bon » !

Geste étonnant sur lequel on n'a pas assez mis l'accent, sur lequel on ne finit pas de s'interroger.

Si le plus important est placé « au commencement », il faut lire le monde sous le signe d'un projet créateur qui n'est que de bénédiction, et qui prend la forme littéraire d'un hymne de louange : « et Dieu vit que cela était bon... » répété 6 fois plus une : « bon, très bon », pour l'être humain.

Bonté originelle du monde et de l'homme voulus par Dieu, telle est **la foi juive ancienne**.

A méditer par toutes les représentations religieuses d'un monde mauvais et d'un péché dit originel

A l'origine, il n'y a pas le péché, mais la bénédiction !

2- Pour lire le texte et éviter d'emblée toute tentation de concordisme :

Les auteurs travaillent à partir des connaissances et des représentations de la cosmologie de leur temps : la terre un disque flottant sur l'océan, entourée d'eau et la coupole du ciel percée de trous (soleil, lune, étoile), le danger vient des eaux qui cernent la terre de tous côtés : les eaux d'en bas et les eaux d'en haut.

A partir de là, ils démythisent les représentations environnantes :

Un Dieu unique qui crée par la parole.

Toutes les forces de la nature, divinisées chez les babyloniens, deviennent des créatures.

Dieu crée en séparant, en mettant de l'ordre, en arrachant à la confusion du chaos (« *tohu-bohu* »).

Créer, c'est séparer, sauver, faire émerger le sec d'au-milieu des eaux (voir *Exode* 14, 16 et 22 : même expression du salut : Moïse séparant les eaux fait apparaître la terre sèche).

Dieu crée un monde autonome, distinct de lui, dont il se retire. Un monde qui aura ses propres lois, et dans lequel Dieu n'intervient pas ou pas directement.

3- L'humain au sommet de la création, voulu et créé par Dieu

La séparation des règnes : pour le judaïsme la vie commence avec l'animal. Mais si l'animal est selon son espèce, l'humain est fondamentalement différent : il est à l'image de Dieu.

De là découle le statut très particulier de l'homme et de la femme, vis-à-vis de Dieu, vis-à-vis l'un de l'autre, vis-à-vis des animaux et de la terre.

L'homme n'est image et ressemblance de Dieu qu'en tant qu'il est mâle et femelle, dans une relation différenciée, refusant la mêmeté et la fusion.

Dieu leur confie le monde, et leur donne la maîtrise et la domination sur ce monde dont lui se retire. Mais à nouveau l'homme et la femme ne sont image et ressemblance de Dieu qu'en dominant le monde et les animaux selon les voies de Dieu, par la parole et dans la douceur. La nourriture végétarienne de l'homme engage un **monde de douceur, où le mal et la mort ne sont pas évoqués**. Et qui a pour finalité le repos de Dieu et de l'homme, le sabbat.

Y a-t-il idéalisation de la création ? Ou plutôt **vision finale, selon le projet de Dieu** ? Le chapitre 1 ne dit pas l'origine. Il la place **à la fin** dans le dessein de Dieu. Quant à l'aventure humaine, elle va être dite par un autre récit qui suit le premier, sans solution de continuité, et sans aucun effort d'harmonisation ni d'accommodation.

2- Genèse 2, 4b - 25 Un second récit de création ?

Il ne s'agit pas de corriger le premier récit, mais de dire autrement pour dire un peu plus, sur le socle du premier récit, et en gardant la bénédiction comme visée..

Ce récit très différent offre la même démythisation d'autres traditions environnantes. Vous lirez des passages du mythe d'Atra-Hasis (15ème-12ème s.), où l'on voit que l'humanité est créée pour « porter le panier des dieux », c'est-à-dire, irriguer, travailler le sol, semer, récolter et nourrir les dieux en leur offrant leurs produits en sacrifice.

L'humain est ainsi créé par un dieu potier qui mêle le sang d'un dieu sacrifié à de l'argile.

Les dieux se sont ainsi façonné une humanité corvéable à merci !

La Bible reprend l'image du Dieu potier, qui insuffle son propre souffle (*NaSHMah*) à l'homme. Mais Dieu installe cet homme comme un partenaire dans un jardin magnifique mis à sa disposition. Alors surgit un vis-à-vis étonnant, quoiqu'ambigu, entre l'homme et la femme. Mais il est certain que la première parole de l'homme est pour la femme. L'homme est un être parlant qui n'existe que dans la relation.

Ce récit va plus loin que le premier dans la relation Dieu/homme. Elle est fondée sur la bonté créatrice qui donne à profusion, mais qui reste évidemment dissymétrique. L'homme n'est pas dieu. Il est un **être limité, en devenir, inachevé**. Le commandement le signifie, il dit **la limite de la créature**.

Dieu n'interdit pas ; il pose une limite à la possession du tout. Et **la limite est structurante** de toute vie ensemble, de toute vie sociale. Refuser la limite, c'est refuser de laisser de la place à l'autre.

Ce récit fait aussi apparaître des éléments essentiels : la connaissance du bien et du mal ou encore du bonheur et du malheur.

Enfance et adolescence de l'humanité, qui doit apprendre lentement d'un Autre le vivre ensemble ?

Enfin la question de la mort : « de mort, tu mourras ». Mais d'une mort qui n'apparaît hostile que si l'homme refuse la limite et se veut tout-puissant. Ce sera le cas avec le récit suivant : le chapitre 3

3- Genèse 3 : la méfiance et la brèche

Ici apparaît un nouvel acteur, le serpent. On peut reconnaître dans le serpent la version démythisée, dégradée, du grand dragon qui représente le dieu du mal dans les mythes babyloniens.

Mais on reconnaît aussi et surtout le serpent de Gilgamesh :

Dans l'*Epopée de Gilgamesh* (entre le 15ème et le 12ème s. av. JC ; texte le plus complet dans la bibliothèque d'Assurbanapal, 7ème s.) se trouvent déjà des traditions du déluge, et surtout de la quête d'immortalité, qui se heurte au vol de la plante d'immortalité par un serpent :

« Un serpent qui avait senti l'odeur de la plante silencieusement sortit de terre et emporta la plante. Tout aussitôt il rejeta ses écailles. Gilgamesh, immobile, reste à pleurer... » (Tablette 11)...

Ne cherchez pas l'origine du serpent, ce serait chercher l'origine du mal, ce qui est encore une ruse du mal (qui est coupable ?). Car la ruse du mal, c'est de pousser à l'accusation, à la recherche du coupable. C'est de faire miroiter la concurrence : « vous serez comme des dieux » !

Et où la chercher, sinon en Dieu ?

Mais lorsque le regard que l'homme et la femme posent sur Dieu est un regard de soupçon, de jalousie et de méfiance, Dieu leur apparaît comme un dieu méfiant et jaloux, qui veut se réserver la vie !

Le serpent agit par la parole, et la parole mensongère, dont Jean dira : « le diable est menteur et père du mensonge » (Jn 8, 44).

C'est bien la parole et la perversion de la parole qui sont ici en cause : la Parole qui en *Genèse 1* est la parole créatrice, qui en *Genèse 2* est la parole qui fait lever l'homme et la femme en vis-à-vis dans une relation complémentaire et juste ; mais retournée en mensonge, elle devient force de décréation : elle met Dieu en cause, elle défait son oeuvre, elle détruit la relation qui fondait l'humanité et en faisait l'image et la ressemblance de Dieu. Et elle se taira pour laisser place à la violence (Caïn ne parle pas à Abel).

Il faudra s'interroger sur la façon dont Dieu maudit et ne maudit pas, sur la présentation que le texte fait de la situation blessée de l'humanité abîmée par le mensonge et la méfiance.

Or, même si le récit expose les choses selon un ordre chronologique, il est clair qu'il ne s'agit pas de passer d'un « premier état de l'humanité » à « un état nouveau, déchu », comme dans le mythe des âges.

Bien au contraire, ce que le récit prend en compte, c'est **l'état actuel de l'humanité**, dont les chapitres 1-2 présentaient **le projet de Dieu destiné à s'accomplir lentement dans une pédagogie progressive**.

Une humanité, la nôtre, est ici décrite, insatisfaisante bien sûr, nostalgique par rapport à un idéal (rêvé ou révélé ?), une humanité qui tend toujours à voir Dieu à travers le prisme de sa propre méfiance, et qui fait Dieu à son image, un Dieu jaloux de l'homme, tel que le décrit le v. 22.

Une humanité pour qui le chemin direct vers la divinisation, qu'elle rêve de court-circuiter, est fermé par les chérubien au glaive fulgurant... mais une humanité qui avance dans la vie vers Dieu.

Car il faut aussi rebasculer Genèse 1 et 2 sur Genèse 3 : l'humanité blessée est aussi l'humanité vouée au bonheur et à la transparence que Dieu a voulue et créée. L'Eden n'est pas l'origine, il est de l'ordre de la finalité, de l'eschatologie. **Nous allons vers l'homme à l'image de Dieu...**

5- Le débordement de la violence et sa régulation, Genèse 4-9

Mais il y a le risque majeur, constant, actuel, de la violence humaine lorsque l'homme veut « se faire comme un dieu », et prendre la place de Dieu.

Cela commence par la jalousie devant l'autre et le soupçon devant Dieu.

Dans le récit biblique que vous lirez en détail, la cause de la jalousie de Caïn est claire : la préférence de Dieu pour Abel. Aucune raison n'est invoquée. Volontairement. La question est : pourquoi Dieu favorise-t-il l'un au détriment de l'autre ? La fameuse question de l'inégalité des chances !

Dieu ne répond pas. Simplement il met en garde Caïn : le péché est comme une bête tapie à sa porte (dehors ou déjà dedans ?), Caïn est libre de lui ouvrir ou non....

Après le meurtre de son frère, Caïn devient un errant... Mais les auteurs bibliques montrent d'emblée que Dieu ne veut pas la mort du méchant : un signe sur Caïn le protégera.

Et pourtant l'engrenage infernal de la violence est lancé... Le descendant de Caïn, Lamek, veut être vengé soixante dix fois !

L'humanité s'enfonce dans un chaos de violence, que les auteurs dépeignent en empruntant aux mythologies avoisinantes qui décrivent une décadence progressive de l'humanité.

Car, à l'imitation aussi des différents mythes des âges (ainsi la *Théogonie* d'Hésiode) qui envisagent une décadence de l'humanité, et dont on retrouve des traces dans la Bible avec les géants et les fils de Dieu, les auteurs insistent sur **la méchanceté humaine qui déborde**, comme les forces du chaos ; c'est une **décréation qui est à l'oeuvre, signifiée, manifestée par le déluge**.

Dans de nombreux mythes très anciens, le déluge est présent (inondations en Mésopotamie). Là encore les auteurs bibliques reprennent et combinent plusieurs sources.

Gérer la violence : le déluge et l'alliance avec Noé, Genèse 9

Les chapitres 6 à 11 poursuivent la description de l'humanité blessée, violente et même meurtrière, avec les essais de mainmise totalitaire des grands empires environnants (Babel) sur fond de bénédiction divine.

Mais Dieu **recommence une création nouvelle avec Noé** (dans la Bible, Dieu ne cesse de recommencer, voire de commencer, voir *Matthieu* 1, 1 ; *Jean* 1, 1).

A Noé, Dieu propose une alliance qui vient sanctionner une Loi : « tu ne verseras pas le sang humain ». La violence y est gérée : acceptée dans la chasse et la mise à mort des animaux, mais régulée par la règle alimentaire qui interdit le sang, tout en rappelant que toute vie appartient à Dieu.

La violence est affrontée et reconnue, mais mesurée, encadrée par la loi morale et par la loi culturelle qui rappelle la loi morale, et remet l'être humain devant Dieu.

La mort, inéluctable, fait partie de la vie de l'être créé... mais il reste que Dieu ne veut pas la mort (violente) de l'humain et ne cesse d'appeler à la vie.

6- Et la mort ? Relecture de Genèse 1-3, 9 par le livre de la Sagesse

A la fin du 1er siècle av. J.C. (30 av. J.C.?), des juifs d'Alexandrie écrivent en grec un livre magnifique, trop ignoré, un livre de sagesse, qu'ils attribuent à la figure traditionnelle du roi sage Salomon ; on parlera donc de la *Sagesse de Salomon*.

Livre de combat, car à Alexandrie, cité dynamique et culturellement riche, où les juifs occupent deux quartiers sur cinq, les jeunes juifs se laissent volontiers séduire par les enseignements des philosophes grecs : épicuriens et cyniques qui tiennent le haut du pavé... Et ils se détournent de la Loi et des traditions de leurs pères.

Les sages juifs interviennent en un livre étonnant qui est un hymne à la sagesse divine, sagesse créatrice, et sagesse salvatrice : ils relisent la *Genèse*, affirment que Dieu ne veut pas la mort, puis relisent l'*Exode* comme une traversée-transfiguration des éléments du monde vers la vie divine en plénitude, un nouvel Eden.

Nous ne lirons que les tout premiers chapitres, qui reprennent la *Genèse*, et rompent avec l'ambiguïté qui planait sur la question de la mort.

Dieu avait-il créé la mort pour l'être humain ? Ou la mort est-elle apparue avec le refus de la limite (« de mort, tu mourras ») ?

S'agit-il d'une prise de conscience de la mort comme contraire aux aspirations de l'humain ? Ou, encore, avec le refus de la limite, de la mort comme séparation de Dieu et sortie loin du souffle créateur ?

Avec les armes de la philosophie grecque, l'auteur de la *Sagesse* répond : Non, « Dieu a tout créé pour l'être, il n'a pas voulu ni créé la mort... » (ch.1).

Mais alors d'où vient la mort ? Qu'en dire ? Et que faire de la mort du juste ?

Il va falloir distinguer entre la mort « physique », et la mort « spirituelle », mais en quels termes et comment ?

Dans une admirable mise en scène de procès, l'auteur nous fait assister au plaidoyer des impies (partisans de la philosophie grecque) pour la mort : ceux-là ne croient pas au Dieu de la vie, ils limitent leur vision à cette vie terrestre, dont ils veulent extraire toute la jouissance possible. Ils exploitent à fond la nature créée, quitte à mettre à mort ceux qui les gênent, les justes dont la vie est pour eux un constant remords.

Les impies croient à la mort, **et puisqu'ils croient la mort, ils iront à la mort, leur seul horizon.**

Ils sont victimes de la jalousie et de la tromperie du diable, du calomniateur, du menteur qui leur dicte le soupçon et la méfiance... Si bien qu'ils s'égarent et se trompent du tout au tout

Au contraire **la mort du juste** n'est qu'une apparence. En réalité elle consiste en un nouvel « exode », une sortie, **un passage vers une vie plus grande, la vie auprès de Dieu.**

Trois traits de cette vie offerte au juste : l'espérance (« pleine d'immortalité »), la foi/confiance en Dieu, l'amour (dans la paix auprès de Dieu).

La *Sagesse* conclut :

Dieu a fait l'humanité pour la vie avec lui. Aux êtres humains désormais de choisir de mettre leur foi en la vie ou en la mort.

Elle nous permet d'affirmer que **l'humanité peut mettre son espérance en Dieu, car elle est, elle-même, et elle demeure l'espérance de Dieu !** .

Petite bibliographie

Genèse 1-9

BEAUCHAMP Paul, *Parler d'Écritures saintes*, Paris, Seuil, 1987, p.75-97

BEAUCHAMP Paul et VASSE Denis, *La violence*, Cahiers Evangile n°76, Cerf, 1991

GRELOT Pierre, *Homme, qui es-tu ?* Cahiers Evangile n°4, Cerf, 1973

LEFEBVRE Philippe, *Des arbres qui marchent*, Connaître la Bible 24, Lumen Vitae, Bruxelles, 2001.

L'HOUEUR Jean, *Les pas de l'humanité sur la terre, Genèse 1-11*, Cahiers Evangile n°161, Cerf, 2012

SKA Jean-Louis, *Les énigmes du passé. Histoire d'Israël et récit biblique*, Bruxelles, Lessius, 2001, ch.2

Le livre scellé et le livre ouvert, Paris, Bayard, 2011, chapitres IX, X, XI

WENIN André, *D'Adam à Abraham ou les errances de l'humain*, Paris, Cerf, coll. Lire la Bible, 2007

Sagesse 1- 3, 9

DORE Daniel, *Le livre de la Sagesse de Salomon*, Cahiers Evangile n°113, Cerf, 2000.

Pour lire la Bible

Commission Biblique Pontificale, *L'interprétation de la Bible dans l'Eglise*, Cerf, 1993

ALTER Robert, *L'art du récit biblique*, Lessius, Le livre et le rouleau 4, 1999

WESTERMAN Claus, *Dieu dans l'Écriture*, Cerf, coll. Lire la Bible, 1982

Théologie de l'Ancien Testament, Labor et Fides, 1985